

SONNETS

A. M. C.-A.-P. BEAULIEU, E.-D., CACOUNA

I

Laisse l'indifférent
Parcourir sa carrière !
Laisse l'homme rempant
Triompher sur la terre !

Laisse au riche l'argent
Et sa gloire éphémère !
Et laisse au mendiant
La paix dans sa misère !

Vers les cieux prends ton vol.
Que ton âme ravie
Nage dans l'harmonie !

Lève-toi de ce sol
Va puiser, dans ta course,
A la divine source !

II

Déjà l'hiver sur la prairie
Étale aux yeux son blanc manteau.
On ne voit plus l'herbe fleurie
Verdir, là-bas, sur le côteau.

Et puis le glas qui sonne et prie
Ondule au-dessus du hameau.
Je n'entends plus la symphonie
Des hirondelles sous l'ormeau.

Mais, poète, ta voix suave
Remplace les oiseaux chanteurs,
Ainsi que le parfum des fleurs

Battu des flots, comme une épave,
Mon cœur, parfois, veut se briser.
Oh ! chante pour le ramener.

"VALMONT."

I. V., 16 janvier 1881.

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

XI

LA DÉLIVRANCE

(Suite)

Tout à coup, Donat sauta debout par un effort violent et étendit le doigt devant lui en riant et en tremblant comme un jonc.

—Quoi ? qu'entends-tu ? demanda Jean Creps.

—Silence ! silence ! Ah ! je ne me trompe pas ! Écoutez, là-bas, très loin ! Oui ! oui ! des clochettes, des mulets ! Dieu ! délivrance !

Et, rapide comme une flèche, Donat disparut aux yeux de ses amis.

Après avoir pendant un quart d'heure dirigé sa course vers les clochettes, il vit une troupe de cinquante mulets au moins, qui formaient une longue rangée avec leurs muletiers. Lorsqu'il atteignit la tête de cette troupe, il se laissa tomber, les bras levés au ciel, et invoqua d'une voix suppliante le secours des muletiers stupéfaits. Quoiqu'il tâchât d'expliquer sa détresse en quatre ou cinq langues, personne n'en comprit un mot. On le regarda comme un pauvre fou. Quelques-uns avaient compassion de lui, d'autres riaient de ses gestes étranges.

Sur ces ennuies, l'arrière garde de la troupe s'avancait peu à peu, et les muletiers se mirent en cercle autour de Donat, qui s'était levé et tâchait de leur faire comprendre par signes ce qu'il voulait dire.

Tout à coup un jeune homme qui boitait marcha vers lui, le regarda quelques instants, jeta un cri, sauta à son cou et le serra dans ses bras.

—Oh ! quel bonheur ! s'écria Donat, John Miller, l'Anglais. C'est Dieu lui-même qui vous envoie. Celui qui vous a un jour sauvé la vie, Victor Roozeman, est en train de mourir, derrière cette petite hauteur. Venez, venez, rendez-lui son bienfait. Peut-être pourrez-vous encore le sauver de la mort !

Mais, comme il voyait que l'Anglais ému le regardait en haussant les épaules, il dit :

—Là bas, Victor Roozeman, sic, very sick ; you come, tout de suite ; sinon, too late, too late.

Il accompagna ces paroles de gestes si expressifs que John Miller le comprit très bien.

L'Anglais appela un vieux muletier, échangea quelques mots avec lui, donna brièvement quelques ordres à ceux qui l'entouraient, et traversa la plaine en courant avec Kwik. Tous les mulets furent lancés au trot et les suivirent.

Comme ils allaient arriver au pied d'une petite hauteur, Kwik cria de toutes ses forces :

—Hourra ! hourra ! Dieu est tout puissant ! Voici du secours, voici la délivrance, notre ami John Miller.

Après avoir embrassé Jean Creps l'Anglais se pencha sur le malade, lui prit la main et essaya de verser dans son cœur l'espérance d'une guérison certaine. Il remercia le ciel qui l'avait envoyé à son secours, et il assura qu'aucun de ses compagnons ne quitterait cet endroit avant qu'ils eussent triomphé de la maladie. Il y avait parmi eux un vieux Mexicain qui connaissait toutes les maladies de la Californie et les remèdes usités pour les combattre.

Ce Mexicain se trouvait déjà à côté de lui avec une dizaine d'autres compagnons.

—Eh bien ! Pablo, dit John Miller, examine ce jeune homme. Si tu parviens à le guérir, je te donne cent piastres !

Pablo tint pendant quelques instants l'œil fixé sur le malade.

—C'est singulier, murmura-t-il en hochant la tête. Je n'y comprends rien : si c'est la fièvre des placers, je dois convenir que je ne l'ai jamais rencontrée avec des symptômes aussi dangereux. Si ce gentleman qui parle l'anglais voulait m'expliquer comment et depuis combien de temps son compaçon est tombé malade ?

Creps lui raconta leur grande misère, leurs rudes travaux et leurs plongements dans le puits glacial.

A cette dernière révélation, le Mexicain se frappa le front avec joie et s'écria :

—J'y suis. Cent piastres ! Je le guérirai... Du feu, du feu ; chauffez du vin d'Espagne. Donnez-moi la pharmacie. Apportez beaucoup de couvertures. Dépêchez-vous, mes amis.

Donat offrit le petit oiseau rôti ; mais le Mexicain le lui arracha des mains, et grommela en anglais :

—Manger, imprudent ! Manger est mortel.

Roozeman regardait tous ces préparatifs avec un triste sourire. Il tenait la main de John Miller dans les siennes, et la serrait en signe de reconnaissance, en lui disant, dans un doux murmure, qu'il était heureux de le voir encore une fois avant de mourir.

Le Mexicain commença par étendre à côté de Victor quatre ou cinq couvertures superposées pour former un lit impénétrable au froid de la terre. On y plaça le malade et on le couvrit de tant d'autres couvertures qu'il menaçait d'étouffer. Alors, on apporta le vin chaud dans une gamelle de fer-blanc. Le vieux Pablo y versa une poudre qu'il appelait *extracto de la quina*, et approcha une cuillerée de la boisson presque brûlante des lèvres de Victor, qu'il força d'en prendre une grande quantité. Creps et Donat joignirent leurs prières à ses efforts, et ils réussirent si bien, que le Mexicain s'écria tout joyeux :

—Bien, c'est bien. Laissez-moi seul avec lui maintenant ; éloignez-vous un peu. Je gagnerai les cent piastres ; il guérira...

Dans l'intervalle, les muletiers avaient déchargé leurs mulets. Quelques uns travaillaient à dresser la tente ; cinq ou six faisaient un grand feu et préparaient le dîner. Lorsque Jean Creps avait parlé dans son explication, de l'effroyable faim qu'ils avaient endurée, John Miller leur avait fait un signe, et ils s'étaient hâtés d'apprêter une grande quantité de viande salée et une sorte d'épais pot au feu.

Bientôt on approcha les marmites et les plats, et on invita les deux amis affamés à bien manger.

Kwik, qui avait déjà retrouvé toute sa

gaieté, se purléçait les lèvres et dit à Creps.

—Eh, eh, monsieur Jean, ne dites pas, pour l'amour de Dieu, qu'il y en a trop. Cela sent si bon. Nous sommes en retard de compte. Je suis enragé, je veux me donner une bosse. Pardieu, c'est un pot au feu, un pot au feu comme ma défunte mère en préparait quand son bonnet n'était pas mis de travers !

Il se mit à manger et si copieusement, en faisant toutes sortes de gestes comiques, que les muletiers ne pouvaient s'empêcher de rire et se poussaient l'un l'autre pour voir de près le glouton. Mais, lorsque ce jeu eut duré quelques instants et que le contenu de la marmite commença à diminuer noblement ils furent frappés de stupefaction. Ils ne quittaient pas des yeux les mains de Donat qui dévorait toujours avec le même appétit les morceaux de viande et l'épaisse soupe, comme si son estomac était sans fond.

Pendant que les muletiers stupéfaits le regardaient en murmurant il sauta tout à coup sur ses pieds, battit un entrechat, se tapa sur le ventre et s'écria :

—Maintenant, mon estomac et moi, nous sommes quittes. On voudrait, pardieu, souffrir de la faim pour pouvoir manger avec tant d'appétit. Messieurs, messieurs, c'est un avant goût du ciel. Si je voyais un bœuf sauvage, je le renverserais d'un coup de tête. Fort, fort. Voulez vous que je porte un mulet sur mon dos ? Mais vous ne me comprenez pas, mes amis. C'est dommage, vous êtes de bons garçons et moi aussi ; nous ririons un peu ensemble... Je vais voir si notre malade n'est pas guéri.

Roozeman paraissait dormir, du moins il était couché sans mouvement avec les yeux fermés. Sa figure était rouge, comme si tout son sang s'était porté au cerveau. La sueur coulait sur son front, son lit fumait comme s'il eût été placé au-dessus d'un bain de vapeur.

Le Mexicain était assis à côté de Roozeman, entre Jean Creps et John Miller, qui écoutaient avec une joie inquiète les exclamations encourageantes du vieux Pablo.

Donat avait déjà fait connaissance avec les muletiers. Il baragouinait toutes sortes de langues et faisait des grimaces impossibles. La certitude que Roozeman guérirait le transportait d'une joie si grande qu'il ne faisait que danser et chanter, si bien que les muletiers furent persuadés qu'il avait le cerveau fêlé.

—Gracias a Dios ! Il est sauvé ! j'ai gagné les cent piastres !

Comme on le regardait d'un air étonné et curieux, il ajouta :

—L'effet des médicaments est produit. Pui-qu'il a pu y résister, il guérira. Certes il restera encore faible, mais ce ne sera rien. Dans quelques jours il sera tout à fait rétabli. Attendez encore un quart d'heure, la chaleur va cesser, il s'éveillera... Qu'on apprête un peu de farine bouillie dans de l'eau !

En effet, la rougeur du malade diminua peu à peu, et la sueur sécha sur son front. Il ouvrit les yeux, regarda avec étonnement autour de lui et murmura :

—A manger ! à manger ! Ah ! la faim me déchire !

Un cri triomphant répondit à ses paroles. Jean Creps leva les bras au ciel et bénit Dieu à haute voix. Donat se frappa la poitrine et se tira violemment par les cheveux, en s'écriant :

—Tenez-moi, liez-moi, je suis fou ! Ah ! cher petit mexicain, laisse-moi t'embrasser ; je donnerais mon sang pour toi !

Et il pressa le vieux Pablo dans ses bras, le serra si violemment contre son cœur, que celui-ci cria au secours, croyant que cet écorché voulait l'étouffer.

On apporta le plat avec la farine bouillie dans de l'eau, et on en donna quelques cuillerées au malade. Quoiqu'il priât pour en avoir davantage, le Mexicain fit éloigner le plat et lui promit qu'après une heure d'attente, il pourrait encore prendre de la soupe et un petit morceau de viande.

Pendant que Victor embrassait ses amis et ses sauveurs, et leur disait avec une

grande joie, qu'en effet, à l'exception de la fatigue, il ne se sentait plus ni douleur, ni maladie, d'autres hommes étuient occupés à arranger une espèce de siège ou de lit sur le mulet le plus doux.

Creps et Kwik marchaient de chaque côté de Victor et l'encourageaient en causant avec lui des choses regrettées et de la chère patrie.

Avant la tombée de la nuit, Victor avait déjà mangé deux fois. Il n'était plus malade, et il dormait d'un sommeil réparateur.

Quelques jours après, ils atteignirent la petite ville de Sacramento, sur le fleuve de ce nom. John Miller fit loger ses amis dans le meilleur hôtel, et les combla de marques d'affection, sans permettre qu'ils dépensassent un seul dollar. Il chargea les muletiers, qui retournaient aux placers de la rivière de la Plume, d'une lettre pour son père, afin de lui annoncer dans quelles circonstances il avait retrouvé les chercheurs d'or flamands ses sauveurs, et lui faire savoir qu'il resterait pendant quelques jours à Sacramento, pour veiller sur eux.

Aussitôt que Victor se sentit assez fort pour entreprendre un nouveau voyage, il pressa avec une impatience fébrile leur départ pour San Francisco. Creps et Donat n'aspiraient pas moins après le moment où ils pourraient dire adieu à la terre de Californie et se mettre gaiement en route vers leur patrie.

John Miller les conduisit sur le petit bateau à vapeur qui faisait alors deux fois par semaine le voyage entre les deux capitales de la Californie du Nord.

Lorsqu'ils arrivèrent à San Francisco, ils se rendirent directement au port, pour s'informer s'il n'y avait aucun navire en partance pour l'Europe. Ils rencontrèrent un capitaine anglais qui devait partir dans huit jours pour Londres, et qui consentit à les prendre à son bord à un prix raisonnable.

John Miller voulut payer le prix de la traversée et assura que son père serait très-fâché s'il ne donnait pas cette faible marque de reconnaissance à ceux qui lui avaient conservé son fils unique.

Creps et Roozeman refusèrent ce dernier bienfait, parce que les trois livres d'or que Kwik portait sur la poitrine étaient plus que suffisantes. Sur les vives instances de leur généreux protecteur, ils consentirent enfin, à la condition que Kwik regarderait l'or comme sa propriété exclusive. Ce qu'ils en dépenseraient à Londres pour s'habiller convenablement ne serait qu'un prêt et serait rendu à leur camarade après leur arrivée en Belgique. Malgré la longue résistance de Donat, ils le forcèrent d'accepter ces conditions.

Quand l'affaire fut définitivement conclue, Kwik se réjouit secrètement d'un arrangement qui le mettait en possession de plus de trois mille francs, sans que ses amis y eussent perdu personnellement quelque chose. Le garde champêtre de Natten Haesdonck serait probablement moins dur à la vue d'une pareille somme... et peut-être... peut-être lui accorderait-il la main de son Anneken. Mais alors une terrible pensée le fit frémir. Si le garde champêtre avait, par colère contre lui, marié sa fille à un autre ? Le pauvre Kwik se trouverait donc, dans sa patrie, condamné sans appel à un éternel chagrin. Pendant les huit jours qu'ils passèrent encore à San-Francisco, Roozeman s'occupait de faire un court et fidèle récit de leurs aventures en Californie. Il y ajouta une lettre pour sa mère, et lui dit que lui et ses amis s'arrêteraient pendant deux ou trois jours à Londres, afin de se pourvoir de nouveau linge et de nouveaux habillements et qu'ils annonceraient l'heure précise de leur arrivée dans la ville natale.

Jean Creps écrivit une lettre à son père ; Donat griffonna quelques mots pour le garde-champêtre et pour Anneken. Toutes ces missives furent confiées à la poste américaine, qui allait en Europe en passant par l'isthme de Panama et par New-York.

Le jour désigné, lorsque le navire l'va l'ancre et que les voiles s'enflèrent sous l'impulsion d'un vent favorable, ils em-